

JOURNAL INDEPENDANT

H. BERTHELOT & CIE., EDITEURS, 25 ET 27, RUE DES FORTIFICATIONS

FEUILLETON DE L'IROQUOIS

DENIS

Marambot ouvrit la lettre que lui remettait Denis, son serviteur, et il sourit.

Denis, depuis vingt ans dans la maison, petit homme trappu et jovial, qu'on citait dans toute la contrée comme le modèle des domestiques demanda :

— Monsieur est content, monsieur a reçu une bonne nouvelle ?

M. Marambot n'était pas riche. Ancien pharmacien de village, élibataire, il vivait d'un petit revenu acquis avec peine en vendant des drogues aux paysans. Il répondit :

— Oui, mon garçon. Le père Malois recule de tant le procès dont je le menace ; je recevrai demain mon argent. Cinq mille francs ne font pas de mal dans la caisse d'un vieux garçon.

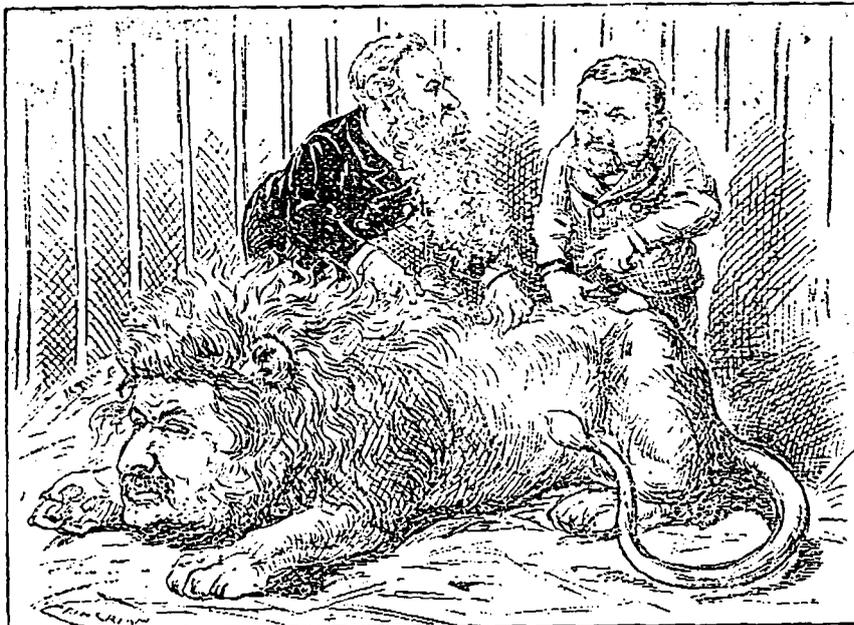
Et M. Marambot se frottait les mains. C'était un homme d'un caractère résigné, plutôt triste que gai, incapable d'un effort prolongé, nonchalant dans ses affaires.

Il aurait pu certainement gagner une aisance plus considérable en profitant de ses décès de confrère établis en des centres importants pour aller occuper leur place et prendre leur clientèle. Mais l'ennui de déménager, et la pensée de toutes les démarches qu'il lui faudrait accomplir, l'avait sans cesse retenu ; et il se contentait de dire, après deux jours de réflexion :

— Bast ! ce sera pour la prochaine fois. Je ne perds rien à attendre. Je trouverai mieux peut-être.

Denis, au contraire, poussait son maître aux entreprises. D'un caractère actif, il répétait sans cesse :

— Oh ! moi, si j'avais eu le premier capital j'aurais fait fortune. Seulement mille francs, et je tenais mon affaire.



UN EXERCICE DANGEREUX OU LA CHASSE AUX SCANDALES

Les conservateurs sont en train de chercher des poux dans la crinière du lion.

1er Conservateur.—Ce n'est pas prudent, ce que nous faisons là. Nous pouvons bien attraper des bibites et les donner à nos amis.

2ème Conservateur.—Qu'est-ce que cela fait ? Nos amis en ont déjà depuis plusieurs années..

M. Marambot souriait sans répondre et sortait dans son petit jardin, où il se promenait, les mains derrière le dos, en rêvassant.

Denis, tout le jour, chanta comme un homme en joie, des refrains et des rondes du pays. Il montra même une activité inusitée, car il nettoya les carreaux de toute la maison, essuyant le verre avec ardeur, en entonnant à plein gosier ses couplets.

M. Marambot, étonné de son zèle, lui dit à plusieurs reprises, en souriant :

— Si tu travailles comme ça, mon garçon, tu ne garderas rien à faire pour demain.

Le lendemain, vers neuf heures du matin, le facteur remit à Denis quatre lettres pour son maître,

dont une très lourde. M. Marambot s'enferma aussitôt dans sa chambre jusqu'au milieu de l'après-midi. Il confia alors à son domestique quatre enveloppes pour la poste. Une d'elles était adressée à M. Malois, c'était sans doute un reçu de l'argent.

Denis ne posa point de question à son maître ; il parut aussi triste et sombre ce jour-là, qu'il avait été joyeux la veille.

La nuit vint. M. Marambot se coucha à son heure ordinaire et s'endormit.

Il fut réveillé par un bruit singulier. Il s'assit aussitôt dans son lit et écouta. Mais brusquement sa porte s'ouvrit, et Denis parut sur le seuil, tenant une bougie d'une main, un couteau de cuisine

de l'autre, avec de gros yeux fixes, les lèvres et les joues contractées comme celles des gens qu'agite une horrible émotion, et si pâle qu'il semblait un revenant.

M. Marambot, interdit le crut devenu somnambule, et il allait se lever pour courir au-devant de lui, quand le domestique souffla la lumière et se rua sur le lit. Son maître tendit les mains en avant pour recevoir le choc qui le renversa sur le dos ; et il cherchait à saisir les bras de son domestique qu'il pensait maintenant atteint de folie, afin de parer les coups précipités qu'il lui portait.

Il fut atteint une première fois à l'épaule par le couteau, une seconde fois au front, une troisième fois à la poitrine. Il se débattait éperdument, agitant ses mains dans l'obscurité, lançant aussi des coups de pieds et criant :

— Denis ! Denis ! es-tu fou ? va-yons, Denis !

Mais l'autre, haletant, s'acharnait, frappait toujours, repoussé tantôt d'un coup de pied, tantôt d'un coup de poing, et revenant furieusement. M. Marambot fut encore blessé deux fois à la jambe et une fois au ventre. Mais une pensée rapide lui traversa l'esprit et il se mit à crier :

— Finis donc, finis donc, Denis, je n'ai pas reçu mon argent.

L'homme aussitôt s'arrêta ; et son maître entendait, dans l'obscurité, sa respiration sifflante.

M. Marambot reprit aussitôt :
— Je n'ai rien reçu. M. Malois se dédit, le procès va avoir lieu ; c'est pour ça que tu as porté les lettres à la poste. Lis plutôt celles qui sont sur mon secrétaire.

Et d'un dernier effort il saisit les allumettes sur sa table de nuit et alluma sa bougie.

Il était couvert de sang. Des jets brûlants avaient éclaboussé le mur. Les draps, les rideaux, tout était

Suite sur la quatrième page

Conditions d'abonnement

Pour le Canada et les États-Unis
post compris :

UN AN 50 cents
SIX MOIS 25 cents
LE NUMÉRO 1 cent

Payable invariablement d'avance.

Le journal est vendu 8 cents la douzaine
aux agents.

On ne prend pas d'abonnement pour la
ville de Montréal.

On peut obtenir le journal, servi à domicile,
au mois, à la semaine et au numéro des di-
vers vendeurs et porteurs de journaux.

Toute communication ou envoi d'argent
devra être adressé à P. N. LESSARD, gérant,
No 27 rue des Fortifications ou à la boîte 1751,
P. O.

H. BERTHELOT & C^{ie}, Éditeurs.



MONTREAL, 31 MAI 1890

Le retour de l'enfant prodigue

Il y a eu une grande réjouissance dans la Petite Eglise de Québec à la nouvelle de la conversion de M. H. Beaugrand.

Cette conversion est remplie de renseignements précieux pour le peuple. Elle prouve d'une manière surabondante que quelque nombreux et quelque profonds que soient les sillons qu'un homme politique aient tracés dans le champ de l'erreur il est toujours temps pour lui de revenir dans le droit chemin.

Pour l'édification des lecteurs de L'Iroquois nous allons donner quelques détails sur cette grande conversion qui n'a de pareille dans l'histoire que celle de Saint Paul sur le chemin de Damas.

M. Mercier un soir de la semaine dernière, a été agréablement surpris en apprenant que le propriétaire de la Patrie venait lui faire visite à sa résidence.

Lorsque celui-ci fut introduit dans le salon la conversation suivante s'engagea :

MERCIER. — Tiens ! tiens ! comment ça va-t-il ce soir ?

Quel est le heureux hasard qui me procure votre visite ?

BEAUGRAND. — Ma santé est assez bonne, merci. J'ai cru que nous pouvions causer ensemble ce soir sur quelques questions qui nous intéressent tous les deux. Avez-vous assez de loisir pour m'entendre ?

MERCIER. — Certainement. De qui s'agit-il.

BEAUGRAND. — Il y a assez long-

temps que nous nous boudons. Nous n'avons rien à gagner si nous restons à nous regarder comme des chiens de faïence.

Pourquoi ne ferions-nous pas la paix ?

MERCIER. — Je suis pour la paix, à condition qu'elle repose sur une base solide. Voyons d'abord vos conditions.

BEAUGRAND. — Vous savez que la Patrie représente le grand parti libéral. Mes amis me demandent de me prononcer carrément sur les élections. Dois-je, oui ou non appuyer votre gouvernement ? Car vous savez que ma candidature est sérieuse dans la division St Louis.

MERCIER. — La réponse est bien simple. Vous allez rentrer dans le giron de ma petite église. Il nous est impossible de faire autrement. Thibaudeau, Robidoux, Boyer, tous les rouges sont avec moi.

BEAUGRAND. — Oui, mais vous allez acheter la Patrie. Vous savez que je veux me retirer des affaires. \$40,000, ce n'est pas trop cher.

MERCIER. — On parlera de ça un autre tantôt. A la veille des élections, on a pas toujours cette somme sur le pouce. Vous voulez devenir honorable n'est-ce pas ?

BEAUGRAND. — Comme de juste.

MERCIER. — En ce cas, ça sera facile à arranger. Immédiatement après les élections je vous nommerai ministre, ministre des cultes, ça sera un ministère sans portefeuille.

BEAUGRAND. — Un ministère sans portefeuille, jamais de la vie ! Je veux quelque chose qui paie.

MERCIER. — Bon, je vois où vous voulez en venir. Il faut vous nommer conseiller législatif. C'est parfait j'y consens. Comptez sur la prochaine vacance. Il va sans dire que vous lâcherez votre candidature dans Saint-Louis ?

BEAUGRAND. — Oui, naturellement, si je deviens conseiller.

MERCIER. — Si vous êtes sincère dans votre conversion vous pouvez compter sur moi.

BEAUGRAND. — Quelle preuve voulez-vous de ma sincérité ?

MERCIER. — J'exigerai de vous un acte de foi dans ma politique générale et particulière.

BEAUGRAND. — Je suis prêt à avoir la foi qui transporte les montagnes. Parlez. Que faut-il que je croie ?

MERCIER. — Vous croirez en moi et vous aimerez ceux que j'aime. Vous ne ferez plus les gros yeux à mon ami Ernest Pacaud vous redeviendrez amis.

BEAUGRAND. — Oui, à condition que j'aie ma part du patronage à Montréal.

MERCIER. — Cela va sans dire, mon ami. Puis vous approuverez ma conduite envers les jésuites.

BEAUGRAND. — Très certainement.

MERCIER. — Vous ferez une bonne façon à tous les membres de la petite église. Vous ne lâcherez pas des cris de paon si je nomme Charley Champagne ministre et vous ne vous amusez pas pendant la session à écouter les discours de McShane.

BEAUGRAND. — C'est parfait, j'y consens. Topez là. Maintenant en avant la musique. Vous allez voir, si nous allons rouler les conservateurs.

MERCIER. — Avant de nous séparer, encore un mot. Allez voir Galipeau, qui a lâché le Club Letellier pour faire des discours en faveur de l'opposition. Il y a moyen de le faire rentrer dans le bercail. Galipeau est une influence dans le quartier Sainte-Marie. Je tiens à l'avoir avec moi.

L'Iroquois au château de Windsor

L'Iroquois s'est rendu dernièrement en Angleterre au château de notre Souveraine Dame à Windsor.

Son but était d'avoir une entrevue avec la Reine pour lui expliquer ce qui se passe aujourd'hui dans la province de Québec :

L'Iroquois n'en est pas à sa première visite au château royal. Il a déjà eu l'occasion d'y aller il y a une quinzaine d'années lorsqu'il a fait une partie de crosse en Angleterre devant Sa Majesté en compagnie de ses parents de Caughnawaga. Nos lecteurs se rappellent qu'en cette circonstance les Iroquois ont été invités au château de Windsor par la Reine elle-même qui prend un intérêt assez sérieux à nos sauvages.

L'Iroquois, rendu à Windsor n'a pas eu l'effronterie de La débauche qui a été prendre ses aises dans la cuisine du château. Le sauvage ne tient pas à se présenter de cette manière chez les bourgeois. Il s'est promené dans le parc et il a attendu que quelqu'un vint le rencontrer pour le faire entrer chez la grande dame. Son costume étrange n'a pas tardé d'attirer l'attention d'un garde-forestier qui lui a demandé ce qu'il cherchait dans le bois. Après avoir expliqué l'objet de son voyage, notre Iroquois a réussi à se faire présenter au château.

La bonne dame de céans a donné ordre à ses domestiques de faire entrer le sauvage dans sa salle à manger.

L'Iroquois s'est assis et a attendu qu'il fut interrogé pour commencer à parler.

Madame a entamé la conversation en disant :

— Il me fait plaisir de rencontrer un de mes bons sujets peaux-rouges. Je les aime parce qu'ils me sont toujours fidèles. Vous me voyez bien souffrante aujourd'hui. Les rhumatismes me mangent et j'ai de la peine à me tenir debout. Il faut vous dire que j'ai profité un peu depuis que vous m'avez vu la dernière fois. Je vois les journaux très rarement et je serais curieux d'avoir des nouvelles des Canavens.

Mon gendre Delorme m'en parle quelquefois, mais je crois qu'il n'a pas bien renseigné comme vous. Voyons. Conte-moi ça. Qu'est-ce que font les Canadiens à Québec ?

— Ah ! chère madame ; les affaires vont bien mal à Québec depuis quatre ou cinq ans. Depuis que Riel a été pendu il y a un grand nombre de Canadiens qui ont une dent contre les Anglais. Ils ont formé un parti qui s'appelle national, exprès pour les faire enrager.

Ils ont un chef nommé Honoré Mercier qui est le boss à Québec et je vous assure qu'il mène les cho-

ses rondement. On entend plus parler anglais. Toutes les bonnes places sont pour les Canadiens. Et puis de l'argent on en a en masse. Tenez, vous n'auriez pas pu vous empêcher de rire de voir les Anglais comme ils ont fait une gacule lorsque Mercier a donné \$300,000 aux Jésuites. Les nationaux se disent bons comme la banque. Ils crient qu'ils vont rester au pouvoir encore dix ans, mais les Iroquois ne croient pas ça, parce qu'il y aura la guerre si ça continue. Mercier ne s'est pas gêné de le dire à Québec, ces jours derniers. Si les gens de Bytown, c'est-à-dire la gang à Johnny, pilent le moins sur les pieds des nationaux il y aura une révolution.

— Mais, mon ami, qu'est-ce que vous me dites là ? Mes Canadiens se révoltent !!! Je ne les reconnaiss plus. Mais pourquoi ça ?

— C'est bien simple. Ils ne veulent pas entendre parler d'union législative, ni de confédération impériale. Ils préfèrent l'annexion aux États-Unis. Remarquez que les nationaux ont des robes noire avec eux. C'est une grande force.

— Une révolution est-elle à craindre d'un jour à l'autre ?

— Pas aujourd'hui, mais dans un an ou deux.

— A la bonne heure, j'ai un de mes garçons, Alfred qui est en voyage et qui est obligé de passer par Québec pour revenir chez lui. Je commençais à être inquiète pour lui. Vos nationaux sont capables de le "garocher" ou de lui donner quelque vilaine "poque".

— Pas de danger pour ça, madame. Les Canadiens sont trop mesieux pour faire des coups de lâches. Ils ont du respect pour toute votre famille et vos amis. Ceux qui leur puent au nez sont précisément ces fanatiques enragés tels que les orangistes, les *equal rights*, et autres mangeurs de Français. Je vous assure que votre foreman, Stanley de Preston, comme Delorme et Dufferin ne sont pas fous de ces gens-là. Ils les ont *snabbés* de la jolie manière chaque fois qu'il ont voulu se faire approuver par eux.

— Comme ça je n'ai rien à craindre, je respire maintenant. Vous me disiez que les nationaux sont bons comme la banque, dois-je conclure du là, qu'ils ont beaucoup d'argent dans leur trésor ?

— Il n'y a pas bien longtemps, ils ont emprunté \$3,500,000 mais ça passé comme le beurre dans la poêle, c'est-à-dire qu'ils ont été obligés de payer les vieilles dettes du pays.

— Et à cette heure ?

— A cette heure, il faut emprunter encore une couple de millions. Avant qu'il soit longtemps vous verrez arriver nos agents en Angleterre pour effectuer un autre emprunt. Vous comprenez bien madame, qu'une fois partie sur les emprunts, on ne s'arrête plus. Vous allez voir ça, avant cinq ans, on aura une dette assez respectable pour nous autoriser à faire une petite banqueroute.

— Cela m'étonne, j'avais toujours cru que le Canadien était un homme sage, économique et rangé.

— Oui, chez lui dans sa maison.

Mais lorsqu'il brasse les affaires en gros, il se fait aller comme n'importe quel Anglais. Donnez lui une chance *boodle*, il est sur d'en profiter. Au revoir madame, je suis obligé de repartir. On me demande à Montréal pour les élections.

Vies des Saints Canadiens publiées au XXIème siècle

Dans deux cents ans les écrivains du Canada commettront des erreurs graves dans les biographies des grands hommes de ce siècle si l'on en juge par quelques échantillons qui ont été fournis à l'Iroquois. — Lisez plutôt :

SAINT MERCIER, PONTIFE.

1ère Classe.

St. Mercier naquit dans les environs de Saint Hyacinthe vers 1843. Dès ses premières années il montra des dispositions qui présageaient l'éminente sainteté à laquelle il parvint dans la suite. A peine sorti du Collège Sainte Marie de Montréal il combattait avec ardeur les ennemis du libéralisme. Il s'appliquait avec un zèle infatigable à instruire le peuple sur ses devoirs politiques et à corriger les abus. En 1886 il fonda la petite église de Québec dont il devient le premier pontife. Il compta au nombre de ses disciples Saint Pacaud, Saint Langelier le Majeur et Saint Beaugrand. La connaissance qu'il avait de la vanité des choses humaines l'empêcha de se laisser éblouir par le faux éclat des honneurs. Lorsqu'il fut devenu premier ministre, l'atmosphère du pouvoir ordinairement si préjudiciable à la vertu, parce que tout y flatte les passions n'arrêta aucunement ses sentiments de justice et d'honnêteté. Il mourut à un âge avancé après avoir saturé l'air de son pays de l'odeur de ses vertus.

SAINT TAILLON, CONFESSEUR.

2ème Classe.

Saint Taillon naquit vers le milieu du XIXème siècle. Après avoir suivi un cours d'études classiques au collège de l'Assomption il embrassa d'abord l'état ecclésiastique. Sentant plus tard qu'il était appelé à rendre de grands services au peuple canadien, il entra dans la politique. En 1876 il fit adopter par la législature de Québec la fameuse loi concernant le sirop de gomme d'épinette, ce qui lui valut une popularité telle qu'il fut appelé peu de temps après à présider les délibérations de la Chambre. La nature l'avait doué d'une excellente voix de baryton, dont il se servit pour chanter les louanges du Seigneur. Il aimait particulièrement à pratiquer les vertus de patience et d'abnégation ; c'est pour cette raison qu'il a passé toute sa vie sur les banquettes de l'opposition.

En 1890 il fut appelé à la magistrature et mourut très vieux après avoir donné au peuple l'exemple de toutes les vertus qui doivent distinguer les hommes publics. Ce saint doit être invoqué lorsqu'on est tenté par l'ambition ou la soif des honneurs.



AFFAIRE PACAUD

La Commission Royale est nommée. Dans cette affaire on entendra Mercier comme juge, avocat et témoin.

M. MERCIER (juge).—Témoin, soyez sur vos gardes ! Ne répondez pas à la question de l'avocat, si votre réponse est de nature à vous incriminer. La Cour vous protégera.

SAINT GOYETTE, MARTYR.

3ème Classe.

PATRON DES CÉLIBATAIRES.

Naquit d'une famille de cultivateurs à l'aise dans le comté de Laprairie. Se fit remarquer dès sa plus tendre jeunesse par son amour de bien public. St. Bédard fut si édifié par ses vertus, qu'il l'envoya représenter le peuple pendant trois ans dans le parlement de Québec où il devint le modèle des députés. Il obtint le don des miracles en 1887. Il fit ressusciter plusieurs morts qui se présentèrent aux polls pour voter en faveur de la bonne cause. Il garda le célibat toute sa vie. Il fut martyrisé en 1899 sous l'empire de Mercier pour avoir combattu une hérésie.

Ce saint est invoqué contre la grêle.

Terrible perspective pour des prisonniers

On nous garantit l'authenticité de l'anecdote suivante qui a une senteur de terroir :

Il y a une vingtaine d'années le géolier de Beauharnois avait une véritable sinécure, particulièrement pendant la saison d'hiver.

Dans les derniers jours d'automne deux vieux bonhommes qui gagnaient leur vie comme manœuvres au canal, et chômaient pendant tout l'hiver, avaient eu la précaution de commettre un délit quelconque contre la loi affectant la propriété, avec l'intention de se faire incarcérer pour six mois, c'est-à-dire jusqu'à l'ouverture de la navigation. Ils obtinrent la condamnation qu'ils méritaient, les travaux forcés pour six mois.

Le géolier un brave homme aimant la justice et son prochain, n'avait aucun travail à donner à ses deux pensionnaires dans l'enceinte de la prison. Sachant qu'ils n'avaient d'autre refuge en hiver que sa maison, il leur permettait d'aller passer la journée en ville.

Les deux prisonniers travaillaient pour le compte de qui voulait les employer à enlever les neiges, à fendre, scier et entrer du bois de chauffage. Ils avaient l'ordre de rentrer au logis lorsque sonnait l'Angelus du soir. Il arriva plus d'une fois que les deux vieux s'attendassent dans quelque auberge, sur une partie de cartes où se dépensait l'argent de la journée. Ce furent des occasions de vigoureuses réprimandes de la part de leur maître de pension.

Un soir vers neuf heures les prisonniers frappèrent à la porte de la prison. Le géolier qui était couché depuis quelques minutes dut se lever et leur ouvrir. La moutarde était montée au nez du gouverneur de la prison et lorsque ses deux pensionnaires passèrent devant lui il les apostropha comme suit :

— Ça n'a pas de bons sens de rentrer à des heures comme ça. Je ne souffrirai plus des absences aussi longues. L'idée de prisonniers rentrant à neuf heures du soir. Écoutez bien ce que je vous dis et je tiendrai ma parole. La prochaine fois que vous arriverez après sept heures, vous trouverez la porte de la prison fermée et vous coucherez dehors.

L'histoire dit que les deux détenus ont respecté après l'ordre du géolier.

L'Iroquois conseille aux ouvriers de la partie Est d'envoyer un des leurs à la législature de Québec. Les prétendus amis de l'ouvrier ont jusqu'aujourd'hui fait de la bouillie pour les chats chaque fois qu'ils ont voulu législater à leur sujet. Une bonne occasion se présente. M. Béland fera un excellent député à Québec.

LE VRAI BRIZEAU ne change pas. Vous le trouverez toujours au No. 47, rue St-Jacques, où il ne cesse jamais de vendre ses cigares la moitié du prix des autres. La preuve : Les Crèmes de la Crème, El Padre, Artiste, Censurder, prix 10 cts réduits à 5 cts. Le Vrai Brizeau n'a jamais été battu.

LA BANDE GILMORE

Grand Concours Musical

Entre la Bande Gilmore et la Bande de la Cité. Ce concert unique dans son genre aura lieu au Skating Rink à 8.15 p.m. mardi, le 2 juin.

Voici les pièces de récréation du programme : La Symphonie héroïque de Schubert donnée par la Bande Gilmore, Les Ballets de Faust de Gounod par la Bande de la Cité. Grande Finale par les artistes des deux bandes réunies (110 musiciens) l'Ouverture de Guillaume Tell de Rossini.

Prix d'admission. Sièges réservés \$1. et 75 cents. Admission générale 50 cents.

LES MEILLEURES BOISSONS GAZEUSES vendues à Montréal sont incontestablement le Soda à la Crème, le Cidre, le Ginger Ale et la bière de gingembre de C. Robillard & Cie, No. 282 rue St-André, parce qu'elles contiennent les ingrédients les plus purs et les moins nuisibles à la santé.

Traitement médical des Montréalais à Québec

Il y a quelques jours un commiss-voyageur de Montréal est tombé malade pendant un voyage à Québec.

Sa maladie restait un mystère profond pour son médecin qui constatait chez lui un dépérissement rapide. Le malade qui ne voulait pas quitter son hôtel pour aller à l'hôpital, demanda une consultation. Quatre docteurs de Laval après avoir fait un long diagnostic, finirent par jeter leur langue aux chiens. Au moment où les membres de la faculté allaient se séparer, l'un d'eux eut une idée lumineuse qu'il communiqua à ses confrères. Ceux-ci l'approuvèrent et il procéda au traitement.

Il écrivit à M. Mann, l'entrepreneur bien connu du bureau de santé de Montréal, lui demandant d'expédier immédiatement par *express* à l'adresse de son patient deux de ces petits barils cerclés de fer qui servent au transport de la marchandise des vidangeurs.

Les barils rendus à Québec furent déposés dans la chambre du malade.

Six heures plus tard le docteur constata un mieux très prononcé chez le Montréalais. Le lendemain le patient était en convalescence.

Les trois confrères du médecin lui demandèrent des nouvelles du traitement.

— Il a réussi à merveille, ce qui manquait à mon Montréalais c'était "l'air natal." J'ai pris le moyen de le lui procurer.

PARC SOHMER

Les Marionnettes sont revenues. Elles jouent au Parc Sohmer. Vendredi soir, Samedi et Dimanche, l'après-midi et le soir.

Positivement les dernières représentations. M. Sablon avec ses personnalités instantanées, sera l'attraction de la semaine prochaine.

Une jeune fille est en visite chez une de ses amies nouvellement mariée. Elle lui demande :

— Comment trouves-tu la vie de ménage.

— Je suis on ne peut plus heureuse. Il y a déjà six mois que je suis mariée et je suis séparée de mon mari. Je vais rester chez maman et la Cour m'accorde \$25 par semaine pour mes dépenses.

La Reine des Eaux de Vie aujourd'hui est sans contredit LA GRANDE MARQUE "Participation Charentaise". Les trois étoiles de toutes les autres marques pâlissent devant son nom. Seuls agents, MATHIEU & FRÈRES, No. 87 rue S.-Jacques.

rouge. Denis, sanglant aussi des pieds à la tête, se tenait debout au milieu de la chambre.

Quand il vit cela, M. Marambot se crut mort, et il perdit connaissance.

Il se ranima au point du jour. Il fut quelque temps avant de reprendre ses sens, de comprendre, de se rappeler. Mais soudain le souvenir de l'attentat de ses blessures lui revint et une peur si véhémente l'envahit, qu'il ferma les yeux pour ne rien voir. Au bout de quelques minutes son épouvante se calma, et il réfléchit. Il n'était pas mort sur le coup, il pouvait donc en revenir. Il se sentait faible, très faible, mais sans souffrance vive, bien qu'il éprouvât en divers points du corps une gêne sensible, comme des piqûres. Il se sentait aussi glacé, et tout mouillé et serré comme roulé dans des bandelettes. Il pensa que cette humidité venait du sang répandu; et des frissons d'angoisse le secouaient à la pensée affreuse de ce liquide rouge sorti de ses veines et dont son lit était couvert. L'idée de revoir ce spectacle épouvantable le bouleversait et il tenait ses yeux fermés avec force, comme s'ils allaient s'ouvrir malgré lui.

Qu'était devenu Denis? Il s'était sauvé, probablement.

Mais qu'allait-il faire, maintenant, lui, Marambot? Se lever? appeler du secours? Or, s'il faisait un seul mouvement ses blessures se rouvriraient sans aucun doute; et il tomberait mort au bout de son sang.

Tout à coup, il entendit pousser la porte de sa chambre. Son cœur cessa de battre. C'était Denis qui venait l'achever, certainement. Il se mit à respirer pour que l'assassin crût tout bien fini, l'ouvrage terminé.

Il sentit qu'on relevait son drap, puis qu'on lui palpa le ventre. Une douleur vive près de la hanche, le fit trébucher. On le lavait maintenant avec de l'eau fraîche, tout doucement. Donc on avait découvert le forfait et on le soignait, on le sauvait. Une joie éperdue le saisit; mais, pas un reste de prudence, il ne voulut pas montrer qu'il avait repris connaissance et il entrouvrit un œil, un seul, avec les plus grandes précautions.

Il reconnut Denis debout près de lui, Denis en personne! Miséricorde! Il referma son œil avec précipitation.

Denis! Que faisait-il alors? Que voulait-il? Quel projet affreux nourrissait-il encore?

Ce qu'il faisait? Mais il le lavait pour effacer les traces! Et il allait l'enfourer dans le jardin, à dix pieds sous terre, pour qu'on ne le découvrit pas? Ou peut-être dans la cave, sous les bouteilles de vin fin?

Et M. Marambot se mit à trembler si fort que tous ses membres palpaient.

Il se disait: "Je suis perdu, perdu perdu!" Et il se serrait désespérément les paupières pour ne pas voir arriver le dernier coup de couteau. Il ne le reçut pas. Denis, maintenant, le soulevait et le ligaturait dans un linge. Puis il se mit à penser la plaie de la jambe avec

soin comme il avait appris à le faire quand son maître était pharmacien.

Aucune hésitation n'était plus possible pour un homme du métier: son domestique, après avoir voulu le tuer, essayait de le sauver.

Alors M. Marambot, d'une voix mourante, lui donna ce conseil pratique:

— Opère les lavages et le pansement avec de l'eau coupée de coaltar saponiné!

Denis répondit:

— C'est ce que je fais, monsieur. M. Marambot ouvrit les deux yeux.

Il n'y avait plus trace de sang ni sur le lit ni dans la chambre, ni sur l'assassin. Le blessé était étendu en des draps bien blancs.

Les deux hommes regardèrent.

Enfin, M. Marambot prononça avec douceur:

— Tu as commis un grand crime.

Denis répondit:

— Je suis en train de le réparer, monsieur. Si vous ne me dénoncez pas, je vous servirai fidèlement comme par le passé.

Ce n'était pas le moment de méconter son domestique. M. Marambot articula en refermant les yeux:

— Je te jure de ne pas te dénoncer.

(A suivre)

Comment reconnaît-on un journal vendu?

Une anecdote de bon vieux temps.

Le député de Drummond et d'Arthabaska, feu M. J. B. Eric Dorion, connu dans le monde politique sous le nom d'Enfant Terrible, dans la campagne électorale qui suivit la défaite de l'Administration Carter Macdonald, en 1863, expliquait aux habitants de son comté comment on pouvait reconnaître la presse reptilienne.

Muni sur un lausting, il déployait un journal conservateur et se montrait au peuple en disant:

«La gazette que je tiens à la main est corrompue et vendue au gouvernement. Il n'est pas nécessaire de savoir lire pour reconnaître si ces journaux sont vendus ou non. Regardez ce journal, voyez-vous ces petites bêtes. (Ceci l'orateur désignait du doigt les vignettes représentant les armes de la Reine posées au-dessus des annonces officielles.) Regardez bien ces petites bêtes. Vous les trouverez toujours dans les colonnes d'un journal vendu. C'est une manière infail-

libre de savoir si la gazette est honnête ou non.

Quelques mois plus tard Cartier était défait et les libéraux arrivaient au pouvoir. M. Dorion reprend la campagne électorale. Il était alors le propriétaire-rédacteur d'un journal appelé le *Défricheur* publié à l'Avenir. Il distribuait sa feuille de maison en maison et recommandait aux habitants de lire attentivement certains articles contre la politique conservatrice. Les habitants prenaient le journal et l'examinaient. En voyant l'en-tête de quelques annonces du gouver-

nement libéral, ils disaient au politicien:

— Mais, monsieur Dorion, votre journal est vendu maintenant. Il est devenu corrompu comme les autres!

— Comment cela?

— Je vois bien les petites bêtes dont vous nous parlez, il y a quelques temps. Ne venez plus nous blâmer avec votre *Défricheur*, il est vendu comme les autres journaux. Les petites bêtes y sont. Regardez vous-même.

Le mot de l'habitant est resté sans réplique.

LE MICROBE DU PIANO.

Un docteur allemand, M. Reuter, a émis l'idée d'un congrès contre l'abus du piano. Il sera suivi, dans cette campagne, par tout le monde civilisé. Après avoir pratiqué des expériences sur un grand nombre de sujets, le docteur Reuter a reconnu que le piano était la cause déterminante de la névrose chez les femmes, et il ne demande rien moins que la destruction des innombrables pianos qui infestent l'Europe et tendent à la rendre inhabitable.

Ce n'est pas la première fois d'ailleurs, que la science s'occupe de ce bizarre objet. De l'avis d'illustres médecins, le piano constitue un danger public. Il est endémique, épidémique et contagieux. On cite des localités perdues dans les montagnes dont les habitants, il y a vingt ans, ne connaissaient pas même de vue le terrible instrument. Un beau jour survint un piano, apporté là par quelque imbécile, probablement inconscient. Un mois après, un second piano faisait son apparition: à la fin de l'année, on en pouvait compter cinquante, dont plusieurs à queue. C'est là que est l'espèce la plus dangereuse.

Le microbe du piano est blanc et rectangulaire. Il est surmonté d'un appendice noir, ayant la forme d'un parallélogramme. Il suffit de l'effleurer de la main pour qu'il produise immédiatement un son criard et énervant. Les spécialistes lui donne le nom de *touché*. L'appendice noirâtre s'appelle *dièse* et c'est peut-être l'élément le plus pernicieux du microbe.

On trouve jusqu'à soixante microbes sur un seul piano.

Ces détails suffiront, je l'espère, à faire comprendre les redoutables propriétés de cet instrument. Si l'on réfléchit, en outre, que, sans les pianos, les pianistes n'existeraient probablement pas, on comprendra que peu d'épidémies ont menacé l'humanité d'un pareil danger.

Ajoutons que la loi ne permet aucun recours contre le piano ni contre le pianiste. Assassiner un pianiste est considéré presque comme un crime et sévèrement puni. Il faut espérer que le congrès modifiera ce lamentable état de choses.

PARC SOHMER

La semaine prochaine Duseblon personnellement au Parc Sohmer une vingtaine de nos hommes publics.

Une Ville

surgit comme par enchantement sur la rive opposée du St. Laurent.

Montréal-Sud

Le futur Brooklyn de Montréal se peuple rapidement grâce au bas prix de la propriété.

Personne ne peut aujourd'hui se refuser le luxe d'une propriété foncière, exempte de toute redevance. Le terrain y est salubre et l'atmosphère bienfaisante.

Pères de familles achetez des lots à bâtir.

50 par 181 - \$300

50 par 125 - 200

30 par 103 - 120

30 par 130 - 150

CONDITIONS

\$10 comptant.

Balance \$3 à \$5 par mois.

Billets pour le voyage gratuits par le Grand Tronc ou le Longueuil en s'adressant au bureaux de

Parent Frères

No 46

Rue St-Jacques

MONTREAL.

Magasin de curiosités
Indiennes.

Crosses, Raquettes, Mocassins, de

DEMERS & Cie

1658 rue Notre-Dame, et 252 et 254
rue St-Paul, Montréal.

On trouvera toujours en mains des auvents, des bâches, couvertures pour chevaux, tentes, hamacs, drapoux de toutes les nationalités, feux d'artifices.

M. Demers & Cie sont les agents des meilleures manufactures de feux d'artifice du Canada et des Etats-Unis.

Imprimé à l'Imprimerie du Commerce, 27
rue des Fortifications, Montréal.

F.-X. LEBLANC, Imprimeur-Relieur.